

"Après la guerre", de Laurence Bertrand Dorléac : comment l'art français a émergé de la guerre

Le nom de [Laurence Bertrand Dorléac](#) a longtemps été indissociable de l'histoire de l'Occupation. Elle lui a consacré ses deux premiers livres, dont le deuxième, *L'Art de la défaite*, paru en 1993, est aujourd'hui réédité (Seuil, 488 p., 26 €). Le consternant voyage à Berlin, en 1941, de Derain, Vlaminck, Despiau et quelques autres gloires nationales, et le discours emphatique de Cocteau saluant le sculpteur nazi [Arno Breker](#) lors de son exposition à l'Orangerie ne sont que les événements emblématiques d'une époque où beaucoup, pour une faveur ou par souci de sécurité, ont consenti à se taire ou à hurler avec les loups.

Ces travaux ont convaincu leur auteur que l'histoire de l'art ne peut se faire hors de références constantes aux circonstances et aux idéologies politiques, et que le principe de l'autonomie de la création n'est qu'une fable. Tout aussi justement, ils lui ont suggéré que ces années noires ont marqué durablement ceux qui en ont été acteurs, témoins ou victimes, et que l'après-guerre artistique doit être analysé à partir de ce qui l'a précédé.

La théorie de la parenthèse - la guerre est finie, tout recommence comme avant - n'est donc qu'une désastreuse jonglerie. *L'Ordre sauvage* (Gallimard, 2004) a été le premier résultat de sa démarche : étudiant le groupe Gutai au Japon, les actionnistes à Vienne ou les happenings parisiens de [Jean-Jacques Lebel](#), Laurence Bertrand Dorléac a montré comment stigmates et traces de la violence et de la destruction n'ont cessé de refaire surface, contre le confortable oublié.

Après la guerre est le deuxième élément de sa réflexion, circonscrite cette fois à la France, de 1946 à la décennie suivante. L'ouvrage se compose de trois essais. Il s'ouvre sur un long parcours dans les expositions et les ateliers en 1946, et sur une relecture de ce qui s'écrit alors dans les quotidiens et les hebdomadaires - à commencer par ceux qui dépendent du Parti communiste (PCF). La collaboration de l'Etat pétainiste et la Shoah, nul ne peut plus les ignorer à cette date, pas plus un peintre que n'importe quel autre citoyen.

L'analyse distingue entre différentes façons de réagir à ce passé tout proche. A l'évidence, le plus simple est de ne pas réagir, de s'en tenir à l'image de la parenthèse et de revenir aux querelles de mouvements, avec un vague discours théorico-poétique en guise de pensée. C'est la solution du plus grand nombre, et certains ressuscitent sans gêne la notion de "*tradition nationale*". A d'autres, le PCF offre le réalisme socialiste en guise de doctrine, et Aragon en thuriféraire professionnel. Mais affronter les faits et se demander de quel poids pèse en comparaison une toile ou un bronze - se demander, en somme, comment être à la hauteur de l'Histoire -, peu s'y risquent, comme Picasso, Giacometti, Wols ou Debré, dont le livre rappelle les séries "Etude du sourire sadique" et "Le mort de Dachau".

Comme à son habitude, Laurence Bertrand Dorléac se fonde sur une connaissance des oeuvres et des écrits très étendue. Et, comme à son habitude encore, elle se refuse à la facilité d'une explication globale qui réglerait tout d'une formule. Au lieu de céder à la thèse simpliste selon laquelle l'abstraction aurait été la seule réponse artistique acceptable à la guerre, elle s'intéresse à ceux qui s'inscrivent en marge de ce système, comme Wols ou [Bram Van Velde](#).

"Génie national"

Le deuxième essai reprend le travail, plus brièvement, pour l'année 1947, et conclut, en des termes parfaits, sur Giacometti, presque inconnu encore à cette date, et sa "*vision d'une rare vigilance au sortir de la barbarie*". Mais le plus novateur des trois essais est le dernier du volume. Dans "L'expressionnisme en point aveugle de l'histoire de l'art", Laurence Bertrand Dorléac amorce une analyse de la germanophobie des critiques et historiens d'art français après 1945 - y compris les moins résistants -, qui introduit à une histoire du "*génie national*" français, éclairant le monde ténébreux des barbares nordiques. Il y a là des pages de critique idéologique remarquables, dont la portée n'est pas limitée aux arts, en un temps de "débats" sur l'identité nationale.

Pour les auteurs cités - Dorival, Focillon, Descargues, George -, la supériorité artistique française est un dogme patriotique et l'expressionnisme la preuve de la confusion mentale allemande. Il y aurait un esprit nordique et un esprit latin, voilà tout. Il est triste de constater que des auteurs d'ordinaire de confiance aient pu parfois raisonner - si l'on peut dire - en de tels termes, Chastel et Francastel compris.

Quand Laurence Bertrand Dorléac observe que tant d'arrogance et d'amnésie ont empêché critiques et historiens parisiens de comprendre ce qui se passait sous leurs yeux - l'émergence de [New York](#) -, elle fait oeuvre salutaire. Si les artistes français n'occupent aujourd'hui qu'une place mineure dans le

monde, on peut croire que le souvenir des rodomontades patriotiques infligées à la planète après 1945 - et donc après juin 1940 - n'y est pas pour rien.

Laurence Bertrand Dorléac